



in Dire, n°23

Questions aux intervenants

- *Le bazar de la féerie et les descriptions somptueuses des contes du Cabinet des fées, qui contrastent avec l'économie austère du conte populaire, ne sont-ils pas, en même temps que le fait de contes écrits par des aristocrates, le fait de contes écrits par et pour des femmes ?*

Elisabeth Lemirre : J'avoue que cela me gêne un peu de penser que les descriptions somptueuses soient le propre d'une écriture féminine. Il est vrai que les contes des femmes du *Cabinet des fées* sont ceux dans lesquels on trouve le plus de descriptions féeriques ; ce sont de vrais bazars de féeries. Mais Perrault y cède aussi : je renvoie aux *trois robes de Peau d'Âne* qui sont surchargées de pierreries. Il est vrai qu'en général les hommes - dans les contes - sont plus économes, quand bien même les grands couturiers sont pour la plupart masculins. L'affaire des étoffes et des pierreries n'est pas simplement une question de femmes éprises de « chiffons ». Il faut préciser que ce sont des femmes de la petite aristocratie provinciale, généralement mal mariées, en rupture de ban avec leur groupe social ; on a même dit que Mme d'Aulnoy avait tenté d'assassiner son mari... Enfin il y a une odeur de marginalité sulfureuse qu'elles traînent après elles. Toute leur vie au fond, elles rêvent, elles rêvent de ces palais qui

leur seront toujours fermés parce que justement ce sont des femmes d'une vie pas très honnête, d'une vie à la limite puisqu'elles la gagnent en travaillant, en écrivant ; elles touchent de l'argent pour écrire des contes. Elles sont donc en rupture avec la condition de la femme aristocratique dans laquelle elles avaient été élevées, celle que leurs parents avaient souhaitée pour leurs filles. Il y a chez elles une incroyable nostalgie pour ces chambres de luxe dans lesquelles elles avaient cru pouvoir vivre et où elles n'habiteront pas. Ce sont à jamais des errantes.

Mme Leprince de Beaumont qui est la plus raisonnable - ses contes le prouvent - a une vie parfaitement honnête, rangée, sans nostalgie ; elle part pour l'Angleterre afin de gagner sa vie comme gouvernante. Pour cette raison, et parce qu'elle a affaire à des enfants qui ne comprennent pas le français, elle simplifie ses contes et retrouve ainsi l'oralité. Elle retrouve une narration beaucoup plus simple, plus vivante, plus directe, moins surchargée en bazar féerique que celles de Mlle de La Force ou de Mlle de Lubert. Est-ce que c'est typiquement féminin, je ne le crois pas. Quand Flaubert écrit *Salammô*, il y a un luxe inouï de détails architecturaux, de costumes et de bijoux ; dans *À rebours* de Huysmans, le détail de la tortue dont la carapace est tout enchâssée

de pierreries fait penser aux contes du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Je crois que les hommes sont tout à fait capables de « trimballer » un bazar de la féerie.

- *Dans la langue américaine, dans les codes de conversation, n'y a-t-il pas de différence à l'intérieur de Manhattan, entre les quartiers, les milieux sociaux, économiques, le sexe, l'âge ? Ou la langue est-elle si pauvre que tous partagent au quotidien le même répertoire ?*

Brunhilde Biebuyck : Je ne dirais pas que la langue est si pauvre que tout le monde partage le même répertoire. Je pense que la langue est si riche que tout le monde partage le même répertoire. Il y a bien sûr des différences de code conversationnel, il y a des différences d'âge. Les contenus varient d'une personne à l'autre, la façon dont ces contenus sont transmis varie aussi d'une personne à l'autre, mais ce qui est important c'est ce que l'on narre tous entre nous.

- *Est-ce qu'il existe des groupes de femmes semblables aux deux groupes d'hommes dont vous avez parlé ?*

Brunhilde Biebuyck : Bien sûr qu'il y a des groupes de femmes comme ces groupes d'hommes. Je ne les ai pas étudiés mais il y en a, c'est sûr. Dans quelques années on peut refaire un autre colloque et je vous parlerai des groupes de femmes.

- *Une personne dépourvue d'humour peut-elle participer à ces joutes ou badinages ?*

Brunhilde Biebuyck : Effectivement dans ces échanges conversationnels, il y a des personnes qui racontent très mal, et on l'entend. Il y a aussi des formules-types pour ce genre de choses. Quelqu'un commence à raconter une histoire et puis tout

d'un coup perd le fil de son histoire : « Et puis flûte... » ou « c'était une bonne histoire mais je ne m'en souviens plus... »... il y a tout un réseau de petites locutions embarrassées pour montrer jusqu'à quel point on en avait une bonne mais qu'on l'a oubliée.

- *Une personne peut-elle rester silencieuse, sans jamais intervenir ? Est-ce qu'il existe des personnes timides dans ces groupes ?*

Brunhilde Biebuyck : Il y a des personnes timides qui sont là et qui écoutent, bien sûr, comme moi d'ailleurs. J'ai souvent beaucoup de mal quand je suis confrontée à des gens qui partagent un réseau d'histoires très facilement entre eux, à entrer dans la conversation et à faire valoir ma propre parole.

Evelyne Cévin : Cette maladresse de la personne qui arrive en disant « J'en ai une terrible à vous raconter mais alors je ne me souviens plus du tout, du tout, comment c'est... », je l'ai vécue il y a deux ou trois ans dans un atelier. Nous étions un petit groupe d'une douzaine, et le groupe s'était déjà constitué. Cette femme était absolument délicieuse, charmante, en fait elle savait raconter mais elle était très timide, et elle est arrivée en disant exactement ça : « C'est une histoire formidable, mais je ne sais plus, mais je me souviens un peu de la fin ». Alors elle a commencé à dire la fin, et puis finalement, ce sont les autres, le groupe entier qui a raconté avec elle l'histoire à l'envers... on était tellement contents, après on se l'est racontée à l'endroit et c'était fabuleux. Et là, je crois qu'il y a aussi une part d'amitié, de connivence, au-delà d'un récit construit... donc la maladresse n'est pas forcément un handicap.

- *Ces histoires racontées, est-ce qu'elles sont souvent répétées et est-ce qu'on peut parler*

dans ce cas précis de répertoire ?

Brunhilde Biebuyck : Ce que j'ai voulu faire avec vous aujourd'hui, c'est un constat sur ce qui existe autour de nous et vous demander, en quelque sorte, d'aller recueillir certaines de ces histoires. Tout ce que je peux vous dire c'est que je les ai entendu raconter et re-raconter. Pas seulement par une seule personne mais par l'entourage, et ensuite elles volent d'une personne à une autre. Ça dépend de l'intérêt du contenu et des personnalités qui vont les écouter. Dans la mesure où ce n'est pas encore un sujet bien connu, je pense qu'on a besoin de l'étudier véritablement pour savoir jusqu'à quel point ces histoires se retransmettent, dans quelle mesure un répertoire se forme, autour de certains thèmes tout au moins. Je pense que c'est à nous de voir ce qu'on peut tirer de cette idée.

- Est-ce qu'il y a des lieux privilégiés où se racontent ces histoires ?

Brunhilde Biebuyck : Je pense qu'on pourrait parler de moments, les moments de pauses. Ça peut être quand on est au travail, et qu'on prend un café avec des amis. Ça peut être aussi à des moments où on est tous autour d'une table... Après le repas, on commence à bavarder, tout d'un coup le registre change et on commence à échanger des histoires. Certaines personnes adorent les blagues, donc elles vont peut-être commencer une série d'échanges de blagues, qui ensuite vont se métamorphoser en histoires drôles et ensuite en histoires qu'on raconte sur des choses qui nous sont arrivées. Et c'est à ces moments-là qu'il faut écouter. Sauf dans des situations où il y a des personnes qui deviennent en quelque sorte « les experts ». Les groupes d'hommes avec qui j'ai travaillé se délectent de ce genre d'histoires, alors eux ils vont véritablement se

rassembler entre eux pour se raconter des histoires, ils ont décidé d'en faire leur art.

- Est-ce que votre présence féminine dans ces groupes d'hommes n'avait pas une influence possible sur ce qui s'y passe ?

Brunhilde Biebuyck : Bien sûr, je pense que c'est évident, il y a toute une histoire à faire en tant que femme ethnologue qui étudie un groupe d'hommes, comme il y a eu des groupes d'hommes qui ont étudié des femmes. Il est évident que ce que moi j'ai pu répertorier est peut-être différent de ce qu'un homme aurait pu répertorier. C'est pour ça que je vous ai dit qu'il fallait vraiment être à l'affût de tout, surtout si on est une femme qui regarde un groupe d'hommes, il faut vraiment avoir une sensibilité qui vous permette de regarder les choses un peu cachées, et il faut suivre régulièrement. Avec le groupe d'amis à New York, j'ai fait des enregistrements constamment. Il y avait aussi l'aspect de l'enregistrement en lui-même, parce que j'étais toujours là en train d'enregistrer tout ce qu'ils disaient, tout le temps. À la longue, l'enregistrement, ils en faisaient des blagues aussi. Une fois que les gens ont accepté l'idée qu'ils vont devenir un sujet de recherche, ça s'évanouit un petit peu.

Une autre chose fascinante, ce sont les conteurs menteurs avec lesquels j'ai travaillé dans l'Indiana. Effectivement, initialement ils avaient du mal à me raconter des histoires, surtout des histoires grivoises, parce que j'étais une femme et ils pensaient que ça allait me blesser, ce sont des histoires d'hommes. Au fur et à mesure que j'ai commencé à recueillir leur répertoire ils ont été pris par le goût de narrer. Et ils ont complètement oublié que j'étais une femme qui les écoutait. À la fin des enregistrements, j'ai fait tout un recueil que je leur ai donné, et je me souviens très bien d'un

des frères qui le regardait et qui commençait à rougir petit à petit en lisant les textes en disant : « Mais ce n'est pas possible, on vous a raconté ça ? » ; ils avaient oublié tellement ils étaient pris par la parole. Il faut vraiment être très près de son terrain, c'est ça qui est important, on ne peut pas avoir de distance.

- *Est-ce que vous êtes entrée dans le jeu et est-ce que vous avez raconté ?*

Brunhilde Biebuyck : Non, je suis une très mauvaise conteuse. J'ai du mal, je raconte de temps en temps des histoires aussi, mais beaucoup moins bien que d'autres personnes.

- *Aucun des deux groupes n'a eu envie de publier ?*

Brunhilde Biebuyck : Le premier groupe non, mais les petits-fils ont décidé, eux, de recueillir aussi les histoires de leurs grands-pères. J'avais suscité tout d'un coup un intérêt... Tout le monde regardait ça comme des histoires pas intéressantes, une langue appauvrie, des bêtises... Et c'est parce que je suis venue dans ce milieu pour voir un peu ce qui se passait, que les petits-fils ont enregistré leurs grands-pères. Les hommes à New York ont, eux aussi, pris conscience de ça et un en particulier a décidé d'écrire un roman qui n'a pas encore été publié, sur toutes les histoires qu'il racontait. J'ai leur manuscrit avec toutes les histoires qu'ils se racontaient et se re-racontaient.

Si vous avez envie de lire quelque chose sur les contes de mensonges, nous avons publié avec Lydia Gaborit un regard croisé entre les conteurs menteurs sur lesquels j'ai travaillé dans l'Indiana aux États-Unis, et les conteurs menteurs de Noirmoutier en France sur lesquels elle a travaillé (*Cahiers de Littérature Orale*, n°39-40, 1996).

Sur les messieurs de New York il y a eu une publication dans *Graines de parole*.

- *Peut-on dire qu'il y a une spécialisation des répertoires qui devrait conduire - en bibliothèque notamment - à un classement des auditoires, par âges par exemple ?*

Geneviève Calame-Griaule : Il m'est difficile de répondre pour les expériences actuelles, mais je peux vous dire que dans les sociétés traditionnelles que j'ai étudiées, il y a en effet des répertoires qui varient selon l'âge. Il y a par exemple des choses qu'on ne racontera pas devant les enfants. Il y a aussi des contes qui sont dits sous une forme simplifiée à leur intention. Mais simplification ne veut pas dire altération du sens. Je peux vous en citer un exemple très précis. J'ai recueilli plusieurs versions dogon du type AT 480, « La Bonne et la mauvaise fille », ce conte d'initiation féminine connu à peu près dans le monde entier. L'une d'elles était très simplifiée, et je l'ai d'ailleurs recueillie à l'époque où l'on ne me donnait que des contes pour enfants comme si j'étais un enfant moi-même. La situation est toujours la même : deux filles avec une marâtre (qui est la vraie mère de la deuxième fille). Beaucoup de choses sont implicites. On ne dit pas explicitement que la première fille est maltraitée, mais on le comprend parce que la marâtre l'envoie tous les jours ramasser du bois dans la brousse, toute seule, ce qui est dangereux, et on comprend aussi implicitement qu'elle est soumise et courageuse, tandis que l'autre fille apparemment ne fait rien. Les deux filles sont affligées de goîtres, ce qui est donné comme allant de soi, comme si toutes les filles en avaient. Un jour, sans explication, on voit la « bonne » fille s'endormir dans une caverne. Des enfants de génies voient cette drôle de chose qu'elle a au cou, la prennent et jouent avec. La fille à son réveil n'a plus de goitre, on sup-

pose donc qu'elle est devenue belle (ce n'est pas dit). La marâtre, jalouse, envoie sa propre fille, qui s'endort à son tour dans la caverne ; on ne la décrit pas comme « méchante », impolie avec les vieilles dames qui l'interrogent, etc. comme dans les versions « développées », elle ne fait que s'endormir, et c'est simplement parce que la structure « en miroir » de ce conte est bien connue, qu'il y a une sorte d'imprégnation du modèle dans les esprits - même ceux des petits enfants - que l'on devine qu'elle va jouer le rôle de la « mauvaise » fille, celle qui est punie. Alors vous devinez la suite : les enfants génies avaient montré la « chose » à leurs mères, qui avaient dit : « Ce n'est pas bon, remettez cela où vous l'avez pris. » Et comme la fille avait déjà un goitre devant, il le lui ont mis sur la nuque.

Ce conte simple est raconté rapidement, sans les détails que l'on trouve ailleurs (objets, personnages, épreuves symboliques qui jalonnent la route des filles vers leur destin de femmes). On a juste les épisodes essentiels : quête, sommeil symbolisant la mort initiatique, gestation dans la caverne qui est l'image du sein maternel, récompense (ou punition) et retour.

Je n'ai compris que plus tard que c'était un conte pour petites filles et qu'il les préparait à leur initiation, dont la première étape est l'excision. Par rapport à la conception de la personne, on sait que l'excision doit débarrasser la fille de l'élément de ses organes sexuels qui est porteur du principe opposé (principe mâle), alors que la circoncision débarrasse le garçon du principe femelle, de sorte qu'ils deviennent homme ou femme à part entière. Ici le goitre, que j'appelle une « excroissance superflue » (comme les bosses dans d'autres types de contes), représente le clitoris. Il faut que la fillette comprenne que si on lui enlève quelque chose qu'elle a en

trop, elle deviendra en fait « complète ». On voit bien que cette histoire est destinée à de jeunes enfants, parce que l'opération est présentée sous une forme ludique (jeu des enfants génies) et indolore (sommeil). Le récit est simple, va à l'essentiel, est dit dans une langue claire et sans fioritures, il n'y a pas de dialogues. Mais la structure du récit et son sens sont totalement respectés.

Evelyne Cévin : La simplification se fait surtout dans la manière, dans la gestuelle, dans le langage. Cela suppose qu'on maîtrise parfaitement l'histoire, qu'elle a été rodée, mûrie pendant des années. Suivant la personne à qui vous vous adressez - mais c'est une question de bon sens -, vous ne raconterez jamais de la même façon. Mais qu'il y ait effectivement des histoires spécifiques pour tout-petits, je ne sais pas. Dire « Mon premier est allé à la chasse, mon deuxième a tiré, le troisième a tué », c'est déjà le début d'un récit, de même que toutes ces choses qui concernent le corps. « Bouche d'argent - nez cancan » s'adresse quand même en priorité aux bébés. Et si vous proposez ce genre de choses aux adolescents en leur disant « viens, je vais te faire nez-cancan », ça va très mal se terminer... En revanche les grands contes merveilleux comme « Blanche-Neige » ou « La Fille du magicien », on peut les raconter à la limite dès 4-5 ans, mais bien entendu pas du tout de la même façon aux petits de 4-5 ans et aux adultes ou aux adolescents. Mais il faut vraiment bien connaître l'histoire.

Geneviève Calame-Griaule : Je pense qu'il y a un problème de langue. Mais moi je suis d'avis de raconter aux enfants jeunes dans une belle langue. Ils l'apprécient... Il y a une espèce de musique...

Evelyne Cévin : C'est une manière de la scander qui est peut-être différente, la ges-

tuelle aussi est probablement différente. Il est sûr qu'il faut avoir une belle langue, mais ça ne veut pas dire « apprêtée » pour autant. On est toujours sur le fil du rasoir.

- Existe-t-il une bibliographie des travaux de Geneviève Calame-Griaule ?

Geneviève Calame-Griaule : Je peux vous indiquer un livre, *Des Cauris au marché, essai sur des contes africains*, qui est un recueil d'articles publiés dans diverses revues et regroupés en trois thèmes : la dévotion, l'arbre initiatique, les destins féminins. Il est publié à la Société des africanistes (Musée de l'Homme) et diffusé par le C.I.D. (131 boulevard Saint-Michel, 75005 Paris). Ces articles concernent essentiellement l'interprétation des contes, la recherche du sens. Les recherches sur la forme, le style, la gestuelle, se trouvent dans de nombreux articles disséminés dans des publications variées. Mais vous pouvez consulter ma thèse, *Ethnologie et langage, la Parole chez les Dogon* (Gallimard, 1965,

réédité en 1987 à l'Institut d'ethnologie, Musée de l'Homme), qui contient beaucoup de données sur l'art de la parole et la littérature orale. Je signale que le conte du goitre est analysé dans « Le Goitre indiscret », *Cahiers de Littérature Orale* n°33, 1993, numéro consacré au « Temps de l'enfance ».

Au colloque sur le « Renouveau du conte » dont les Actes ont été publiés aux Éditions du CNRS, nous avons fait avec Muriel Bloch un atelier sur le style oral où il y a eu beaucoup d'échanges intéressants.

Muriel Bloch : Vous trouverez aussi des articles de Geneviève Calame-Griaule dans les *Cahiers de Littérature Orale*.

Ce qui concerne la gestuelle et le style est publié dans des revues un peu spécialisées qui ne sont pas toujours faciles à trouver.

Evelyne Cévin : On peut se procurer à l'Âge d'or sous forme ronéotée la première conférence que vous aviez faite sur ce sujet. ■